

Introduction

Jean-Paul Pellegrinetti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5401>

DOI : 10.4000/cdlm.5401

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 11-15

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jean-Paul Pellegrinetti, « Introduction », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5401> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5401>

Introduction

Jean-Paul PELLEGRINETTI

La Grande Guerre, par sa dimension européenne et mondiale, par sa durée, le nombre de morts qu'elle entraîne, sa brutalité nouvelle, la déshumanisation qu'elle provoque et la dureté des conditions de vie et des combats qui la caractérise, marque la fin d'un monde et le début d'un autre¹. Elle provoque un véritable bouleversement de civilisation et ouvre la voie à des séries de crises aussi bien démographiques, économiques, sociales, morales, culturelles que politiques². Le poids de la guerre, en termes de souffrances les plus diverses, de morts, de privations et d'éclatement des cellules familiales, pèse dès le début des hostilités et résonne encore, quatre-vingt-seize ans plus tard, au sein des consciences et des mémoires collectives françaises. La première guerre mondiale fascine encore. Depuis une vingtaine d'années, aux côtés des travaux des historiens, se sont multipliés les films, les romans, les chansons, les bandes dessinées, les expositions, les musées et même les sites internet.

Car «l'incompréhensible», selon l'expression de Jean-Baptiste Duroselle, défie encore la raison³. Comment des millions d'hommes, jeunes bien souvent, ont pu durant quatre ans affronter et lutter contre le froid, la boue, les privations, la faim, les poux, la promiscuité, la saleté, les amputations, les blessures, les cadavres en décomposition, la mort qui frappe au hasard, les gaz, les mines qui ensevelissent les combattants vivants, les peurs les plus diverses, dont celles qui recroquevillent les hommes les uns contre les autres au fond des trous lors des déluges de feu ou celles qui nouent les ventres lors des montées à l'assaut ? Comment, de jour comme de nuit, ont-ils pu tenir accrochés à un bout de terre dans le grondement

1. Jean-Jacques Becker et Serge Berstein, *Victoires et frustrations, 1914-1929*, Paris, Le Seuil, coll. «Points Histoire», 1990 ; Frédéric Rousseau (dir.), *Guerre, paix et sociétés 1911-1947*, Neuilly, Atlande, 2004 ; *L'Histoire*, numéro spécial, 14-18 : *Mourir pour la Patrie*, janvier 1988 ; Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *La Grande Guerre*, Paris, Gallimard, 1998 et Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001.
2. Cf. notamment Serge Berstein et Pierre Milza, *Histoire de L'Europe contemporaine*, Paris, Hatier, 1984-1991, 3 vol. ; Bernard Bruneteau, *Les Totalitarismes*, Paris, A. Colin, 1999 ; Ralph Schor, *Crises et dictatures dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Nathan Université, 1993 ; Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Histoire», 2004 ; Robert O. Paxton, *Le Fascisme en action*, Paris, Le Seuil, 2004 ; George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, préface de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Hachette, 1999 ; Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, Histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.
3. Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918*, Paris, Perrin, 1994.

incessant du canon ? Comment enfin, ont-ils pu survivre aussi longtemps éloignés de leurs proches dans des conditions dont toutes les études menées sur le sujet s'accordent à dire qu'elles furent parfois apocalyptiques ? De telles souffrances, de tels sacrifices et le prix du sang versé parfois pour la conquête d'infimes parcelles de terre, laissent perplexe et suscitent toutes les interrogations.

Entre les historiens spécialistes du premier conflit mondial, les réponses sont souvent divergentes et s'étendent sur une échelle aux degrés multiples allant de la contrainte au consentement, en passant par la résignation. Les différentes analyses proposées démontrent néanmoins que les raisons qui poussent à faire tenir les combattants au front sont liées à la conjugaison d'un faisceau de facteurs dont les plus importants sont : la défense du territoire national, le sens du devoir, l'esprit de corps, le rôle de l'arrière, la culture de l'obéissance, le poids de la discipline militaire et enfin, les périodes de récupération représentées par les séjours prolongés à l'arrière des premières lignes ou lors des permissions.

Sur l'autel de la Nation, de la Patrie et sur fond d'identité des peuples, la Grande Guerre précipite les combattants dans le feu, l'enfer et la boue. Les pertes subies par la France sont impressionnantes et lourdes de conséquences. Sur 8 millions de mobilisés, près de 1,4 millions sont morts et 3 millions ont été blessés. Près de 40 % des combattants ont reçu une blessure et parmi eux 50 % ont été blessés à plusieurs reprises. À la fin des hostilités, la France comptabilise 300 000 mutilés dont environ 15 000 blessés de la face, auxquels se rajoutent près de 680 000 veuves et 760 000 orphelins de père⁴. Ces pertes sont d'autant plus dures à supporter pour un pays qui ne compte que 39 millions d'habitants, qu'elles touchent pratiquement toutes les familles. Parmi ces dernières, nombreuses sont celles qui vont payer un lourd tribut à la guerre. Certaines d'entre elles y perdent tous leurs éléments masculins.

Pour la première fois la guerre est totale. Elle mobilise aussi bien les hommes en armes, simples citoyens endossant l'uniforme, que les populations de l'arrière à qui il est demandé un immense effort de production. En 1914, l'Europe entre dans l'ère de la violence industrielle. Pour les nations belligérantes, la stratégie passe par la recherche d'armements toujours plus meurtriers et capables d'assurer la supériorité sur le champ de bataille par l'anéantissement en masse de l'ennemi. Par rapport aux guerres antérieures, la nature même des conflits est modifiée. La mort frappe en très grand nombre et la violence devient plus intense avec la concentration des pièces d'artillerie et des mitrailleuses. Le sort des combattants est lui aussi profondément différent. La suppression de la trêve condamne les hommes blessés après un assaut à une mort dans d'affreuses souffrances dans le « *no man's land* ».

Sur le front Ouest, après quelques mois seulement d'une guerre de mouvement, cette dernière cède la place à une guerre de position où, sur une distance de 700 kilomètres entre la mer du Nord et la frontière suisse, se met en place un réseau de tranchées et de boyaux de communications. Pour les combattants, une

4. Cf. Maurice Agulhon, *La République de 1880 à nos jours*, Paris, Hachette, 1990 ; Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française. 1914-1939*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977 et Sophie Delaporte, *Les gueules cassées*, Paris, Noësis, 1996.

vie nouvelle débute et s'organise à l'intérieur des tranchées. Pour autant, même s'il est difficile de parler de « vie quotidienne » dans les tranchées, quand celle-ci peut cesser à chaque seconde, force est de constater que les hommes apprennent à ruser avec la mort, s'organisent, « tiennent », dans l'espoir du retour et trouvent un équilibre dans le déséquilibre.

Une sociabilité et une fraternité combattantes voient le jour pour des hommes dont l'unique contact avec les familles demeurées à l'arrière repose sur les liens épistolaires. Pour la première fois de leur histoire d'ailleurs, les Français écrivent massivement. La guerre s'invite et prend forme dans l'univers privé des familles sous la forme de lettres, de cartes postales, de cartes militaires, de cartes-photos ou encore de chansons et de poèmes écrits depuis le front.

L'image de la Grande Guerre est celle d'hommes, fantassins anonymes pour la majorité, ballottés dans le flux et le reflux des événements, dont la mémoire collective a retenu les tranchées, le partage des repas, la lecture des journaux, les photographies d'amateurs entre frères d'armes ou encore les parties de cartes et l'attente du vaguemestre. Force est de constater que cette image se résume très souvent à celle du poilu du front occidental. Pourtant la guerre est totale et les hommes meurent aussi sur les fronts orientaux, balkaniques ou encore ceux d'Afrique française du Nord⁵. Pendant quatre ans, de 1915 à 1918, plus de 500 000 soldats français quittent le territoire national, engagés dans des opérations militaires contre les Turcs aux Dardanelles, puis à partir d'octobre 1915 en Macédoine contre les Bulgares, alliés des Empires centraux. Pour ces hommes constituant « l'armée d'Orient », les conditions de vie au front dans des secteurs isolés de montagne sont particulièrement difficiles, aussi bien pour l'approvisionnement que pour l'évacuation des blessés. Les combattants livrent également une bataille quotidienne contre le paludisme, la dengue ou la dysenterie qui déciment des unités sans moyens médicaux suffisants pour lutter contre les effets du climat et les épidémies.

Si la mort « frappe » en très grand nombre sur les terres, souvent lointaines, elle est aussi présente sur les mers. Pour les populations du bassin méditerranéen tant occidental qu'oriental, et tout particulièrement celles des îles, la mer nourricière, garante d'espoirs et synonyme de modernité en temps de paix, devient, à partir de 1914, une véritable ligne de feu qu'il convient de franchir lors des déplacements. Dès le 4 août, les croiseurs allemands *Goeben* et le *Breslau* ouvrent les hostilités en Méditerranée en bombardant Bône et Philippeville⁶. Dans les mois et les années qui suivent, la guerre navale s'installe en Méditerranée et nombreux sont les bâtiments, toutes nations confondus, qui sont torpillés et coulés⁷. Le conflit que se

5. Jean-Charles Jauffret dans un article concernant l'historiographie française sur la Grande Guerre mentionne également « les fronts oubliés », tels ceux de l'Atlas, des Aurès ou du sud-tunisien. Cf. J.-C. Jauffret, « Quinze ans d'historiographie française sur la Grande Guerre, 1983-1998 : essai de bilan », colloque international organisé les 20 et 21 novembre 1998, *La Grande Guerre, 80 ans d'historiographie et de représentations*, Montpellier, UMR 5609 du CNRS, ESID (États, sociétés, idéologies, défense), Université de Montpellier III, 2002, p. 39-67.

6. Michel Farnaise, *L'aventure du Goeben*, Paris, La Renaissance du livre, s. d.

7. Cf. Paul Chack et Jean-Jacques Antier, *Histoire maritime de la première guerre mondiale*, Paris, Éd.

livrent les hommes sur les mers est lui aussi d'une extrême violence. Au mois de février 1917, dans les bouches de Bonifacio, le contre-torpilleur *Cassini*, torpillé par un sous-marin allemand, coule après avoir été coupé en deux par l'explosion de sa soute à munitions. Durant le naufrage, 107 marins sur 140 au total périssent. Certains sont achevés au fusil et au canon⁸. Une vingtaine de jours plus tard, le cuirassé *Le Danton* subit le même sort au large de la Sardaigne et disparaît en moins de trente minutes, emportant avec lui 296 marins sur les 1 102 hommes d'équipage⁹. Si ces deux exemples illustrent la dureté des combats navals, ces derniers ne concernent pas uniquement les forces militaires engagées dans le conflit et les populations civiles ne sont nullement épargnées. Le 16 août 1918, à l'image du *Lusitania* coulé par un sous-marin allemand trois ans auparavant au large de l'Irlande, le vapeur *Le Balkan*, parti de Marseille avec 500 passagers, est torpillé à quelques encablures du port de Calvi. Le navire sombre et emporte avec lui 417 personnes. Parmi elles se trouvent des officiers, des permissionnaires, mais également des civils, femmes et enfants¹⁰.

Ce numéro thématique des *Cahiers de la Méditerranée*, portant sur un espace géographique et culturel encore peu étudié et surtout peu abordé dans sa globalité, vise ainsi à réunir des contributions tirées de recherches nouvelles dans un champ historiographique en plein renouvellement¹¹.

Éloignées des zones de combats dans les tranchées, les populations des îles méditerranéennes ou de celles des bordures du bassin occidental et oriental sont néanmoins confrontées à la guerre par la présence des sous-marins, par le départ des hommes au front, par l'arrivée de blessés ou de prisonniers, ou encore par les difficultés inhérentes aux restrictions ou aux difficultés du transport aussi bien des civils, des militaires, des marchandises, que du courrier.

L'étude de la Grande Guerre en Méditerranée a pour objet de proposer sous forme thématique une réflexion nouvelle sur cet espace géographique. De manière à cerner tous les aspects de la problématique et permettre à tous les chercheurs de s'exprimer, aucun axe de recherche n'a été volontairement privilégié.

L'analyse porte ainsi sur les stratégies militaires, les batailles ou encore les différentes formes de violences, aussi bien terrestres que maritimes. Elle mobilise également l'histoire sociale pour la compréhension d'un conflit « vu d'en bas », permettant d'appréhender en profondeur les attitudes, les sentiments et les représentations des individus dans un monde en guerre. Elle propose aussi de mettre en lumière d'autres aspects de la guerre, à partir de réflexions portant sur des registres variés aussi bien d'ordre stratégique, politique que culturel. Enfin, elle met l'accent sur les lendemains du conflit qui sont révélateurs des cicatrices occasionnées par la guerre et démontrent à quel point la guerre est toujours

France-Empire, 1992, et Auguste Thomazi, *La guerre navale dans l'Adriatique*, Paris, Payot, 1925.

8. Archives départementales de la Corse-du-Sud, série 7R11.

9. *Ibidem*.

10. Le témoignage de Joseph Schiavo, canonnier à bord du *Balkan*, figure à la fin du dossier. Le marin livre avec précision les quelques heures qui précèdent et suivent l'attaque allemande.

11. Pour les grandes étapes historiographiques de la Grande Guerre, se référer à l'ouvrage d'Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Points Seuil, 2004.

symboliquement présente au sein des consciences collectives, avec le rapatriement des corps, l'érection des monuments aux morts ou le rappel de la non combativité de certains méridionaux.

Ce dossier présente les premiers jalons d'une recherche sur la Méditerranée et la guerre. Il est l'amorce d'un chantier plus ambitieux qui verra le jour en 2012, projet que le Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine de Nice entend mener avec le Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales de Montpellier, autour de «L'expérience combattante des méditerranéens durant les conflits contemporains».